

Catherine Ribeiro

# Le dur désir de vivre

De passage chez nous, pour la première fois la rebelle Ribeiro était invitée au dernier Festival d'été de Québec où elle nous a accordé cette entrevue.  
par Michèle Roy

**C**atherine Ribeiro. De ces rares noms que l'on prononce avec le fol espoir que tout soit dit. Un nom comme une cicatrice, comme une bannière. Sinon, comment la présenter, la retenir par-delà les qualificatifs, l'histoire, l'anecdote ? Comment dire l'intensité de sa présence, tout ce que sa voix, ses textes, ses engagements, son corps portent d'entier, de vivant ?

Catherine Ribeiro chante les textes qu'elle écrit. Elle a forgé tout ce qu'elle a gagné. Femme sans racines, fille d'immigrés portugais promis à l'anonymat, à l'indifférence, à la misère, Ribeiro est devenue artiste parce qu'elle a refusé de se taire.

En 1962, à 21 ans, elle tourne *Les Carabiniers* avec Jean-Luc Godard. À part quelques films «alimentaires», elle ne fera plus de cinéma : «Je n'ai pas envie d'entrer dans la peau de quelqu'un d'autre ; j'ai mis des années à me trouver.»

Au cœur du bouleversement social qui marque la fin des années 60 en France, elle entreprend avec le groupe ALPES de bousculer les canons de la chanson française. Sur des musiques pop percutantes, elle chante l'insoumission, la paix, la détresse, la solitude, l'amour, le mal de vivre, la tendresse, mais surtout cette immense passion qui l'habite. (Je chante la mémoire d'un peuple/Pour les gosses qui vont lui naître/Pour le partage de l'utopie/Pour l'existence d'un champ de fleurs/Et pour le geste au quotidien/Je chante le blues)

Sacrée «grande prêtresse du pop français» au cours des années 70, Ribeiro ne deviendra pourtant pas une star. Ses textes sont trop dénonciateurs, trop incendiaires, ses mots trop charnels, violemment durs et nus. Son style la condamne à la marginalité, à l'opprobre du pouvoir. En revanche, cette intégrité lui vaudra la connivence d'un public qui lui est resté fidèle depuis plus de quinze ans. «Je n'ai tenu que grâce au public. C'est pour ça que Ribeiro est toujours là ; sinon elle aurait disparu depuis très longtemps.» Certains ont pu croire que la venue au pouvoir des socialistes lui apporterait la célébrité. Pas tout à fait. Malgré la sympathie du président Mitterrand et quelques apparitions à la télévision, Ribeiro ne «passe» pas bien : trop intransigente, trop provocante à une époque où le conservatisme refait surface.

De Piaf, elle possède la même voix déchirante, chaude, puissante, superbe instrument capable d'extirper toutes nos émotions. Sa présence sur scène nous sollicite en entier, crée une tension telle que les spectateurs ont l'impression de lui redonner vie à chaque fois.

J'ai pu l'interviewer lors du Festival d'été de Québec où elle était invitée à chanter. Au fil de ses confidences parfois «impudiques», j'ai mesuré toute la force et la fragilité de cette femme dont le corps porte les marques visibles de la souffrance et de la lutte. Ironique mais aussi sensible à l'extrême, elle se raconte dans de longues parenthèses.

«Tout, pour moi, est prétexte à chanson. Je n'ai écrit, malgré ce que l'on dit, que quelques textes directement politiques, mais beaucoup de chansons d'amour. J'ai chanté l'enfance parce que ces petits sont victimes, qu'ils représentent la pureté. J'ai voulu chanter le cul, dans une chanson qui disait 'J'ai un clitoris dans la gorge', mais mon éditeur s'y opposait. Les femmes n'ont pas le droit de chanter ça, de l'écrire oui, mais pas de le chanter. J'ai parlé de tendresse aussi. Mon rapport avec le verbe est un rapport amoureux, passionnant, exigeant. J'ai chanté l'homosexualité, l'ambivalence, j'ai touché à tout, je suis une grande provocatrice qui se remet en question quotidiennement. Mes chansons magnifient la femme dans toute sa détresse, sa misère, sa splendeur, et je crois que c'est la meilleure action que l'on puisse mener en faveur des femmes pour le redressement de leur situation, de leur autonomie.

«J'ai reçu, il n'y a pas si longtemps, un beau témoignage d'une femme responsable du parti socialiste en Côte d'Or. Elle me disait que chacun de mes textes était presque un acte politique pour la cause des femmes, que lorsque je chante l'amour, je le chante de telle façon que toutes les femmes sont concernées. Cependant, je n'ai jamais voulu m'inscrire dans un mouvement féministe car j'ai une peur bleue des ghettos.

«En 1970, à Bruxelles, à l'occasion d'un grand rassemblement de femmes sous la présidence de Simone de Beauvoir, la responsable du mouvement féministe belge m'a demandé d'y participer. J'ai répondu que j'acceptais, mais en exprimant ma position : nous, les femmes, nous sommes dans un merdier terrible



depuis des millénaires et nous devons mener un combat qui s'inscrit dans le cadre global des luttes de classes où femmes et hommes sont réunis.

«On a répondu très froidement à ma lettre, me disant que je n'avais rien compris à la cause des femmes et que ma présence n'était pas souhaitable. Je me suis pris ça en pleine gueule et ça m'a fait mal parce que moi, je ne voulais pas adhérer à un mouvement de femmes qui laissait les hommes sur le carreau.

«Je ne veux rien mettre en marge. J'ai été non pas homosexuelle notoire, mais très ambivalente, je l'ai dit dans de multiples interviews, je l'ai chanté à travers quelques vers. Pendant des années, j'ai voulu écrire un texte qui soit un hymne à l'amour, non pas à l'amour marginal, mais à l'amour tout court de femmes entre elles. Et un matin, un texte est né, *Elles*, qui n'est pas une histoire anecdotique, mais quelque chose de plus universel et de très doux. (Elle était là tout près/La brume de ses cheveux/S'entremêlant aux miens/Ses bras de porcelaine/S'abandonnaient aux draps/J'étais neuve et fragile/Étrangement vaincue)

«Je viens de me marier, je n'en reviens pas encore. Il y a deux mois, à 44 ans, j'ai eu un deuxième enfant ; ma fille a déjà 14 ans. Avec mes enfants comme avec les gens que j'aime, j'ai envie d'un amour intégral. Et l'érotisme fait partie de l'amour intégral. J'ai découvert, par exemple, que regarder l'être aimé (un amant, un enfant, peu importe) se mouvoir dans un appartement, porter un regard sur vous, c'est éminemment érotique. L'érotisme, on l'a au bout des doigts, dans sa sensibilité, sa disponibilité, son regard. Mais l'érotisme a une limite au-delà de laquelle les relations deviennent cruelles, sadiques. Je me suis beaucoup penchée sur la question des rapports sado-maso sans vraiment trouver de réponse. J'ai été ce qu'on appelle une femme battue. J'ai subi des coups, je n'y pouvais rien, je me retrouvais à l'hosto pour me faire panser tout simplement. C'est dramatique la violence.»

Mais il n'y a pas que ça. «Il faut pouvoir serrer la beauté à plein bras, pouvoir la créer dans les choses les plus anodines.»

MICHÈLE ROY est chroniqueuse littéraire à la pige.